

Sport éternel : le pancrace

Autor(en): **Jeannotat, Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport**

Band (Jahr): **51 (1994)**

Heft 12

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-998308>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sport éternel

Yves Jeannotat

Le pancrace

Le pancrace était, dans l'Antiquité, une combinaison de lutte et de pugilat. Toutes les ruses, tous les coups y étaient permis, à l'exception de trois: crever les yeux, mordre et griffer: *Coups de poing, coups de pied, prises d'étranglement, renversements, torsions des bras, des pieds, des doigts, des orteils, des oreilles ou... de toute autre partie du corps, coups de pied à l'estomac et même les si douloureux coups de pied à l'aine; en somme, tous les coups et prises possibles et imaginables étaient de mise!* écrit Elie Fallu dans son livre sur «*Les Jeux olympiques dans l'Antiquité*», avant de poursuivre: *Il était même permis de frapper l'adversaire au sol, et le combat ne s'arrêtait qu'après un knock-out, à moins que l'un des deux adversaires ne se rende en levant l'index, signe de soumission.* Le juge touchait alors le vainqueur à l'épaule du bout de son fouet pour lui signifier la fin du combat.

C'est en 648 av. J.-C. que le pancrace a été inscrit au programme des 33^{es} Jeux olympiques, mais on ne connaît pas ses origines réelles. Ce qui est sûr, c'est qu'Homère ne le connaissait pas, puisqu'il n'en est jamais question dans ses récits. Malgré sa rudesse extraordinaire – ou peut-être bien à cause d'elle justement –, il devint très vite la discipline la plus suivie des Jeux. Véritable ballet de l'horreur alliant l'intelligence et la force bestiale avec autant de subtilité que la lutte et le pugilat, il portait en lui l'essence morbide de la fascination. Le pancrace, disait-on, symbolisait l'union de la force du lion et de la ruse du renard. C'est

Lygdamis de Syracuse qui eut l'honneur d'être sacré premier olympionique de pancrace.

Au gymnase, une salle spéciale était réservée à l'entraînement des pugilistes et des pancratiastes. Elle s'appelait «corycée», nom qui désignait de grands et lourds sacs de sable et de céréales pendus au plafond et sur lesquels les athlètes se ruaient à grands coups de poing. Généralement, aux Jeux olympiques, celui qui s'annonçait au pugilat s'inscrivait aussi au pancrace, mais pas nécessairement à la lutte, beaucoup plus réglementée. Celui qui y réussissait le doublé accédait à la gloire suprême (ce ne fut le cas que sept fois tout au long des Jeux olympiques de l'Antiquité) parce que, disait-on, il avait répété l'exploit d'Héraclès lorsqu'il fonda les Jeux olympiques. Le premier «successeur d'Héraclès» (c'était le titre qu'on attribuait en récompense à ce type de champions) fut l'Eléen Kapros, lors des 142^{es} Jeux, en 212 av. J.-C. Mais c'est Théagène de Thasos qui fut le plus célèbre pancratiaste de l'Antiquité (Plutarque lui attribue au moins 1200 victoires à travers la Grèce) non seulement en raison de son invincibilité, mais parce qu'il brillait aussi, entre deux combats, au dolichos (course de fond) et à l'hoplitodrome (course en armes).

Le sol préféré pour la pratique du pancrace se rapprochait davantage de celui de la lutte que de celui du pugilat: il était mou et, si possible, fait de terre glaise humide.

Le récit de Philostrate

Philostrate a beaucoup écrit sur les Jeux olympiques. Il a vécu dans leur dernière période, sous l'Empire romain. Un jour, assis face à une peinture célèbre située sous un portique de Naples, peinture représentant le couronnement

d'Arrhachion, déclaré vainqueur bien que mort au combat, il s'est livré à une critique d'art plus descriptive que nul autre écrit ne l'aurait pu être de... l'art du pancrace: *Le décor représente le stade et le vallon qui l'entoure. Les eaux légères de l'Alphée se jettent dans la mer. Des oliviers sauvages font au tableau un cadre de verdure. Leur feuillage frisé rappelle celui du céleri. Mais rappelons-nous surtout ce que fut l'exploit d'Arrhachion. Ce n'est pas seulement de son adversaire, mais de toute la Grèce qu'il semble avoir triomphé: les spectateurs, debout, crient, les uns agitant leurs mains, d'autres leurs vêtements. Il en est qui sautent en l'air alors que d'autres étreignent, dans leur enthousiasme, les mains de leurs voisins. Un exploit aussi formidable ne peut permettre à ceux qui l'ont vécu de rester impassibles. C'était son deuxième titre olympique: un exploit! Mais n'est-ce pas plus beau encore de payer de sa vie cette ultime victoire et de gagner le séjour des bienheureux sur la poussière même du stade?*

N'allez pas croire que la victoire d'Arrhachion fut due au hasard: il avait très habilement combiné la prise qui la lui assura. (...) Son adversaire l'ayant saisi à bras-le-corps avait résolu de le tuer, appuyant de tout son poids son coude sur sa gorge pour l'empêcher de respirer. Les jambes sur les cuisses d'Arrhachion, la pointe de chaque pied sous ses jarrets, il cherche à avoir l'initiative de l'étranglement et déjà le sommeil de la mort engourdit les sens d'Arrhachion.

Mais, se croyant déjà victorieux, dans un moment d'inattention, il desserre imperceptiblement l'étreinte de ses jambes, faute immédiatement perçue par la grande science d'Arrhachion. Celui-ci, échappant à la plante du pied qui menaçait sa jambe droite, saisit ce pied dans son jarret suspendu en l'air et le rapproche irrésistiblement de son aine. Puis, s'appuyant de tout son poids sur le côté gauche, il serre de sa jambe repliée l'extrémité du pied adverse: il le lui tord avec force et lui déboîte la cheville. Le souffle qui est prêt à abandonner Arrhachion l'affaiblit un peu, mais il n'en pèse qu'avec plus de force. C'est l'étrangleur qui, sur ce tableau ressemble à un mort, levant avec difficulté l'index en signe de soumission et d'abandon. Arrhachion, lui, est peint comme un vainqueur resplendissant: le teint clair et frais malgré la sueur; souriant comme le fait un vivant qui prend conscience de sa victoire; et pourtant: il est mort!... ■

